

L'HÔTEL DE VILLE DE SIERRE

GAËTAN CASSINA

**DE L'HÔTEL PARTICULIER
À L'ÉDIFICE PUBLIC**

BERNARD WYDER

**SIERRE, SES PEINTRES ET
LES COLLECTIONS COMMUNALES**


monographic

GAËTAN CASSINA

JADIS implanté, comme une tête de pont, sur un promontoire marquant l'entrée ouest et le bord sud du Bourg – le quartier des belles demeures sierroises du XV^e au XIX^e siècle – l'actuel Hôtel de Ville se présente comme l'un des principaux témoins de l'histoire de la localité, du XVII^e au XIX^e siècle. La maison «de la Cour» tirait son appellation du lieu-dit ainsi nommé, dès le XIV^e siècle, avant d'être englobé dans le Bourg. Résidence principale, pendant plus de deux siècles, de la branche aînée des Courten, l'une des principales familles du Valais, sous l'Ancien Régime et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, elle a conservé une partie de sa substance historique, même si son remaniement général et son agrandissement, commencés il y a cent ans pour en faire l'un des fleurons du tourisme naissant dans le Valais central, ont quelque peu altéré son caractère d'origine, tout en lui conférant une monumentalité nouvelle.

Les étapes de la construction et les fonctions successives du bâtiment

Tel qu'il se présente aujourd'hui, l'Hôtel de Ville de Sierre est donc le résultat de quatre grandes campagnes de construction – sans oublier quelques aménagements et divers apports de moindre importance – qui s'échelonnent sur trois cents ans. Parallèlement, après deux siècles d'habitation privée, son utilisation a évolué de l'exploitation hôtelière à l'édifice public au cours des cent dernières années.

DE L'HÔTEL PARTICULIER À L'ÉDIFICE PUBLIC

L'hôtel particulier de Jean-François Courten (vers 1658): corps principal et retour nord-ouest

Le noyau ou mieux, le cœur de l'Hôtel de Ville de Sierre est constitué par la « maison neuve » que fit bâtir Jean-François Courten (1624-1673), alors capitaine au régiment des gardes suisses du roi de France Louis XIV. Il la qualifiait ainsi lui-même par rapport à « la vieille maison paternelle avec ses dépendances », qui subsista jusqu'à la fin du XIX^e siècle, au nord-ouest du nouveau bâtiment, sous l'appellation de « maison d'Etienne » (fig. 5). En réalité, le chantier avait dû commencer quelques années avant la date de 1658, donnée comme celle de la construction dans le testament du bâtisseur, qui réservait cette demeure à ses fils. Une clause de « prérogative » et de « substitution », prévoyant le passage de la nouvelle maison à ceux des descendants mâles qui avaient eux-mêmes des fils, a permis son maintien au sein de la branche aînée des Courten de Sierre pendant deux cents ans.

Cette première étape comprenait le corps principal en L, au sud-ouest, avec tour d'escalier à l'intérieur de l'angle et distribution de l'aile sud assurée par deux galeries superposées, à arcades ouvertes (couverture, fig. 1-2). Les deux plus intéressantes pièces de l'hôtel de ville, boisées et peintes, se trouvent à l'étage, alors unique, de cette partie du bâtiment, et leur aménagement est contemporain de sa construction (fig. 17-21).

La « maison neuve » de Joseph-Antoine Courten (vers 1726-1732) : extension orientale et retour nord-est

Pendant quelque trente ans, ensuite, la maison de la Cour ne paraît guère avoir été habitée ni avoir fait l'objet de travaux quelconques, probablement parce que le fils de Jean-François, Jean-Etienne (1653-1723), a passé pratiquement toute son existence au service de la France, séjournant rarement en Valais. C'est le petit-fils de Jean-François, Joseph-Antoine (1680-1733), retiré du service étranger en 1704 déjà et résidant dès lors à Sierre, qui a prolongé le corps

principal vers l'est (fig. 1). En 1726, on ne fait encore aucune allusion à cette extension, qui est cependant traitée à son tour de « maison neuve » en 1732, dans le testament de son constructeur, quand bien même elle n'était pas encore achevée – elle ne l'était guère plus d'ailleurs en 1774!... Avec ses dépendances, elle était destinée aux trois fils issus du second mariage de Joseph-Antoine. Dans un premier temps, c'est toutefois sa seconde femme, Anne-Marie Ambüel (†1747), qui l'occupa, en tant que tutrice de ses enfants et bénéficiaire d'un usufruit. Cette extension orientale avec retour nord-est, en fermant la cour sur un troisième côté, et sans consti-

Fig. 1. Plan du rez-de-chaussée. Etat antérieur aux remaniements de l'ère hôtelière, vers 1880.

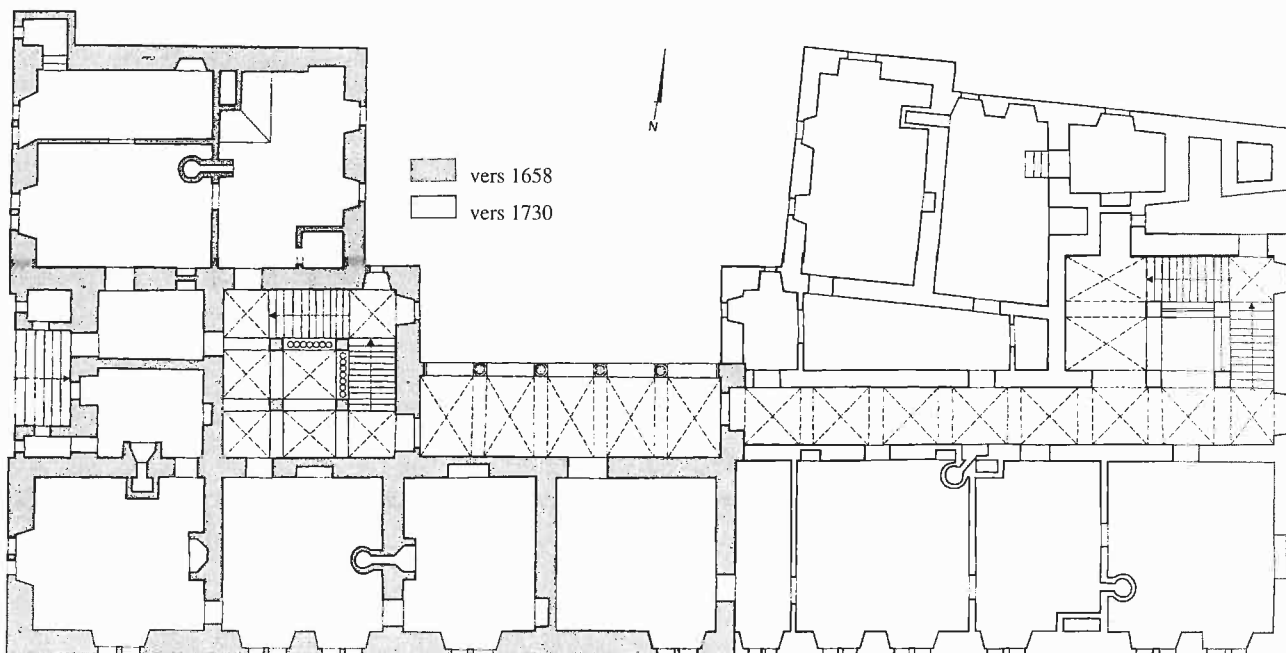




Fig. 2. *La Maison de la Cour*. Lithographie de J. D. Harding d'après un dessin de James Pattison Cockburn, 1822.

tuer un pendant symétrique rigoureux de la partie occidentale élevée un demi-siècle avant (couverture), transforme en U le plan initial en L. On l'a en outre dotée, à l'est, d'un escalier de conception similaire à celui de la première campagne (fig. 1). Du côté sud, où le nouveau corps prolongeait simplement le bâtiment existant, seule la toiture trahissait par un joint la reprise de construction (fig. 3). Outre un oratoire avec autel à retable, aménagé dans

la partie ancienne de la demeure et où un bref concédé par le pape Clément IX en 1715 autorisait la célébration d'offices, Joseph-Antoine construisit, sous la grande terrasse, au sud, un bâtiment destiné à l'exploitation des vers à soie, qui a disparu au milieu du XIXe siècle seulement : « la fabrique de soie, avec tous ses instruments et machines », appelée aussi « le moulin à soie ».



Fig. 3. Le front méridional du Bourg de Sierre, de la Maison de la Cour (à gauche) à l'église Sainte-Catherine. Dessin d'Emil Wick, 1865.

Regroupements, partages et ventes (1733-1888)

Le fils aîné de Joseph-Antoine, Joseph-Alphonse (1706-1774), devint peu à peu l'unique propriétaire de toute la maison, où il procéda à divers aménagements extérieurs et à quelques remaniements intérieurs. Dès avant son retour définitif du service de France, en 1756, il avait effectué divers travaux, témoignant d'un vif intérêt pour les expériences sur les arbres fruitiers de son jardin dès la fin des années 1730. Evoquées en 1763, les « grandes réparations » qu'il avait faites à l'ancienne maison paternelle ne sont plus guère attestées aujourd'hui que par deux poêles, respectivement de 1744, en pierre ollaire, et de 1749, en céramique (fig. 20). En 1746, Anne-Marie Ambüel, la seconde épouse de son père, faisait placer un autre pierre ollaire dans la chambre sud-est (actuel bureau du chef des contributions), peut-être boisée peu de temps auparavant (fig. 16).

Le fils aîné de Joseph-Alphonse, Eugène-Adrien (1728-1779), remit ou en tout cas commença à remettre la maison au goût du jour. Il est décédé cinq ans après son père, laissant trois filles. Son frère François (1733-1795), seul du premier lit à avoir des fils, lui succéda en vertu de la fameuse clause de « substitution ». Il dut en revanche s'acquitter envers les héritières de son frère d'une somme « pour l'ameublement de la grande salle, de la chambre jaune et du poêle neuf ».

A la veille de la Révolution de 1798, l'ensemble des propriétés de la Cour, réparti entre Pierre (1769-1840) et Adrien (1771-1835), les deux fils aînés de François de Courten, répondait parfaitement aux vœux de ce dernier. En 1809, la grande salle du premier étage, qui appartenait à Adrien, fut le cadre, trois jours de suite, des banquets organisés en l'honneur de Monseigneur Joseph-Xavier de Preux, natif et originaire de Sierre et qui y effectuait sa visite épiscopale :

« Nous voici donc arrivés à cette fameuse séance de table. J'étois placée vis-à-vis de Mgr; Mme la colonelle, que nous avions pris dans notre voiture en passant, étoit à côté de mon mari, et les autres dames, ça et là. J'avois à ma droite M. le vice-baillif, et à ma gauche, M. le Curé de Viège. Ces deux Mrs ne fonctionnoient pas aussi bien que Mgr qui n'a pas discontinué de manger depuis 3 h. qu'on s'est mis à table jusqu'à 8 qu'on en est sorti. Il y avoit du choix, car il y avoit, je crois, 40 à 50 plats à chaque service. M. Aimé a déployé tout le talent dont il est capable, mais ses petits pâtés, tout appétissants qu'ils sont à la vue, ne m'ont pas paru d'un si bon goût que ceux que notre chère Lise nous fesoit manger quelquefois. Poissons monstrueux, gibier, volaille, dindons, oyes, canards, figuroient sur cette table. Mais les surtout garnis de fleurs récréoient beaucoup plus la vue que toute cette mang[e]aille.. Il y avoit au moins 60 plats de dessert, et comme l'année n'est pas fertile en fruits, une grande partie en pâtisserie ou sucreries. **Le repas s'est donné dans la grande salle de mon cousin Adrien;** on y avoit placé le portrait de Mgr. Ce que je redoutois le plus étoit les santés, et grâce à mon mari auquel on a demandé conseil à ce sujet, il n'y en a point eues. On a bu tranquillement vins étrangers et liqueurs, puis on s'est levé de table à mon grand contentement. Après le repas, le père Aloys a touché sur le forte-piano la bataille d'Austerlitz, qu'on entend toujours avec un nouveau plaisir; et d'autres pièces, Mgr s'étant déjà retiré. Et peu après chacun se retira chez soi.»

[18 sept. 1809, Sierre, lettre d'Eugénie de Courten à sa sœur Fannie.]

A la suite de diverses circonstances, c'est le frère cadet de Pierre et Adrien, Maurice (1781-1847), d'abord évincé du partage de la maison, qui en devint avec sa famille le principal habitant. Grand bailli du Valais une première fois en 1835, l'année même du décès d'Adrien, il se trouvait à la tête du gouvernement « haut-valaisan » replié sur Sierre en 1840, à la veille de la petite guerre civile dans laquelle il fut impliqué personnellement et dont, surtout, le meurtre de son frère aîné, Pierre, dans la cour de la maison familiale, fut l'un des événements sanglants (fig. 4). Celui qui fut encore, dès 1843, le dernier grand bailli du Valais, décéda subitement en 1847, à la veille de la guerre du Sonderbund, qui se conclut par l'effondrement de l'Alliance séparée des cantons catholiques.

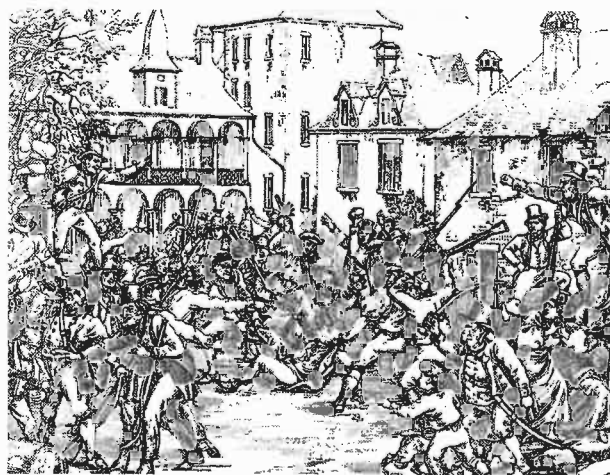


Fig. 4. L'assassinat de Pierre de Courten le 1^{er} avril 1840 dans la cour de sa maison. Lithographie de J. Belliger d'après un dessin de Martin Disteli, 1841.

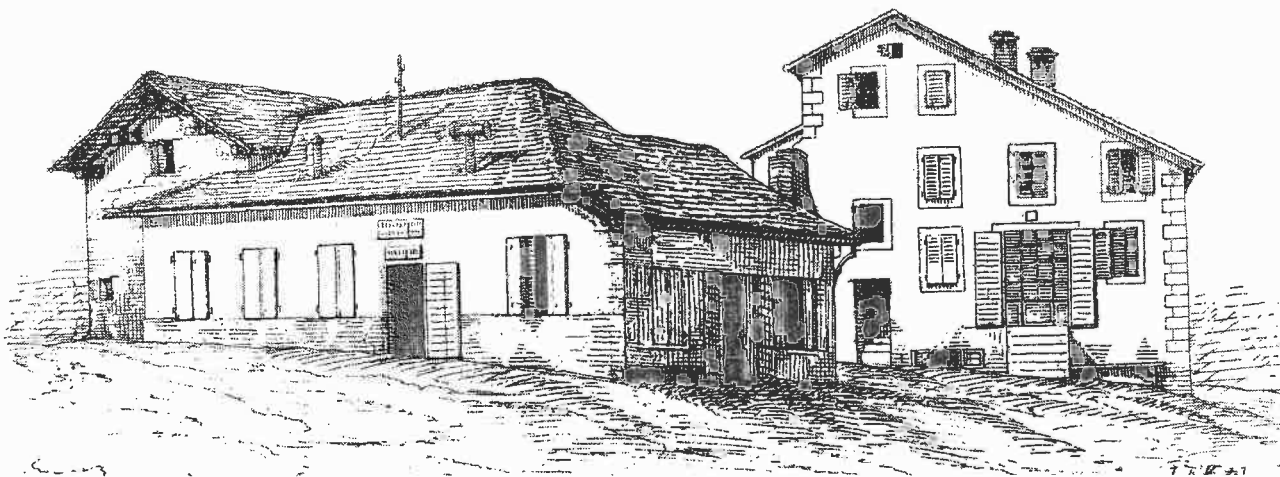
Maurice de Courten occupait la partie orientale et, vraisemblablement aussi, le corps central, correspondant aux « galeries » voûtées, à arcades superposées.

La chute de leurs revenus et quelques revers de fortune ont contraint ses fils Adrien et Frédéric à la vente de leur part de la maison, qui passa ainsi, avec les terrains qui en dépendaient, à l'Etat du Valais en 1870. La part de leurs cousins, les enfants de Pierre, que ceux-ci avaient fermée après le décès tragique de leur père pour se retirer dans la propriété familiale de Bazoncourt, en Lorraine, près de Metz, fut cédée par leurs héritiers en 1888 seulement.

La transformation de la « maison d'Etienne » (1842)

En 1842, on avait démoli la partie la plus avancée vers l'est de la « maison d'Etienne », parce qu'elle formait « une saillie gênant la vue ». Ce qui subsistait du rez-de-chaussée a ensuite servi de bureau de poste, avant qu'on ne fasse de cet édifice profondément remanié le poste de police actuel. Deux gravures de 1885 environ, d'après des dessins de l'architecte sédunois Joseph de Kalbermatten (1840-1920), montrent ce qu'il restait de la « vieille maison » quarante ans après sa démolition partielle (fig. 5). Sa façade ouest passait alors pour être celle d'origine.

Fig. 5. La «Maison d'Etienne», jadis au nord-ouest de la Maison de la Cour. Zincographie d'après un dessin de Joseph de Kalbermatten, architecte, vers 1880.

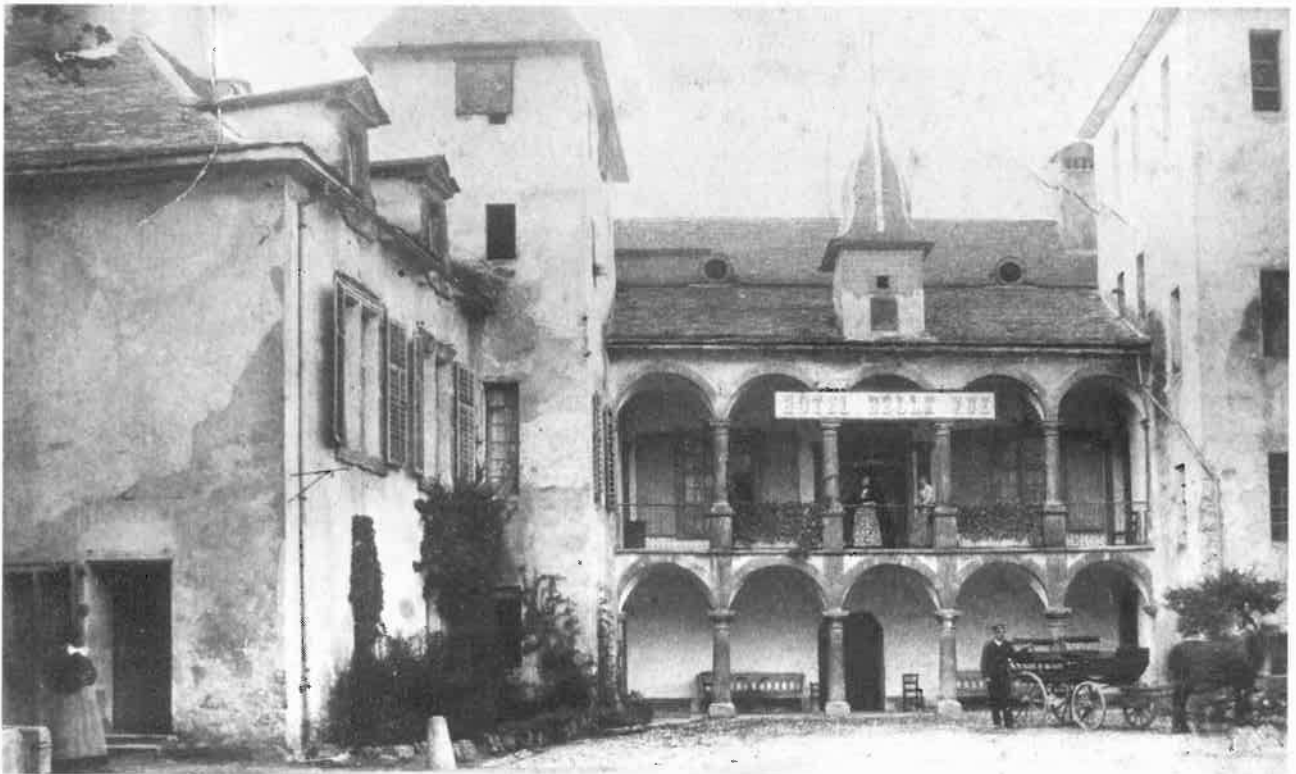


De l'Hôtel Belle Vue à l'Hôtel-Château Bellevue (1873-1884)

Dès 1873, l'Etat loua sa partie de la maison à un aubergiste sierrois, Maurice Beeger, qui l'exploita sous l'enseigne de l'«Hôtel Belle Vue» (fig. 6). Cette propriété, mutilée en 1877-1878 par la construction de la voie ferroviaire, qui traversait les terrasses du midi, fut mise en vente en 1884.

Futur pionnier du tourisme valaisan, Michel Zufferey (1850-1917), qui faisait jusque-là commerce d'objets d'art à Londres, où il avait épousé une anglaise, Jenny Clark, se porta acquéreur et acheta le reste de la propriété en 1888. Il développa l'établissement sous la nouvelle enseigne d'«Hôtel-Château Bellevue», lui assurant une renommée qui dépassait de loin les frontières du pays.

Fig. 6. *L'hôtel Belle Vue. Une des plus anciennes photographies du côté cour de l'édifice, entre 1873 et 1884.*



La grande annexe nord-ouest (1896)

En 1896, désireux d'agrandir son hôtel, Michel Zufferey le dota d'une importante annexe au nord-ouest, ainsi que d'une chapelle destinée au culte anglican (démolie en 1966), dans le prolongement de cette construction (fig. 9-11). Mais il se garda d'attenter gravement à l'image extérieure des parties anciennes, se contentant de rafraîchir la peinture des façades et, opération plus importante, de maçonner les soubassements des galeries ainsi que d'en vitrer les arcades, créant de la sorte des « corridors » plus confortables (fig. 7). La démolition d'une dépendance agricole avait permis de relier le nouveau bâtiment à la construction du XVII^e siècle par la nouvelle entrée principale, du côté ouest de la cour

Fig. 7. *Les arcades vitrées de l'hôtel-Château Bellevue, entre 1884 et 1896.*

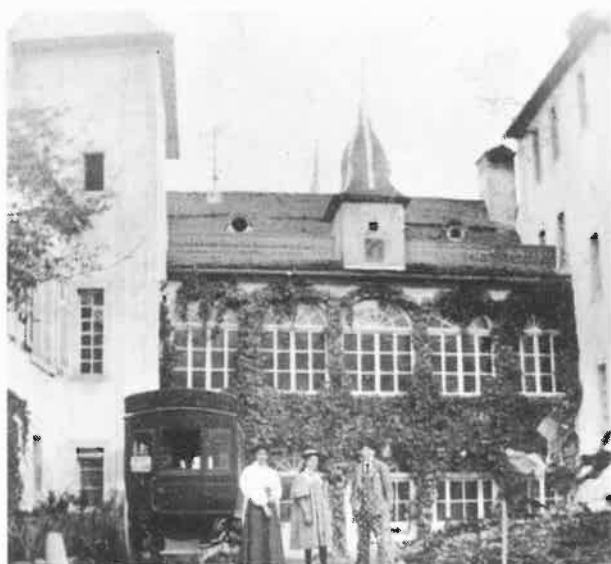


Fig. 8. *La cheminée de l'ancien fumoir (1896), puis salle de billard.*

(fig. 13). Grand fumoir à côté de l'entrée, devenu plus tard salle de billard et actuellement salle du Conseil municipal (fig. 8); grande salle de fête mutée ensuite en salle à manger, avec quatre huiles sur toile du peintre d'origine anglaise Charles Jones Way (1834-1919), représentant des paysages de la région (fig. 10, p. 29); salon, remanié en fumoir, dans le prolongement ouest, et grande véranda au sud, donnant sur un jardin naguère verdoyant – réduit aujourd'hui au statut de cour déserte; nombreux lits supplémentaires: voici, en résumé, ce qu'apportait concrètement la nouvelle annexe.



Fig. 9. La chapelle anglaise, la grande annexe ouest, la terrasse et le chemin menant à la gare, entre 1896 et 1905.

L'exhaussement du corps principal de l'ancienne demeure (1905)

En 1904, après vingt ans d'exploitation, les époux Zufferey vendirent la maison à la « Société générale d'hôtels SA », où ils gardaient quelque(s) intérêt(s) mais qui fut présidée au début par le grand hôtelier de Zermatt Alexandre Seiler. La Société acheta une vieille maison en forme de tour, au nord-est de l'hôtel, la démolit et réutilisa son emplacement pour

prolonger le retour sur cour de ce côté-là (fig. 11). Elle fit exécuter en même temps (1905) le plus important remaniement jamais imposé à la maison de la Cour: l'exhaussement d'un étage du corps principal de la vieille demeure et l'aménagement du comble au sud, à l'est et à l'ouest, qui conférèrent à l'ensemble une monumentalité nouvelle et une indéniable homogénéité, au détriment certes de la « substance historique » de la demeure des XVII^e-XVIII^e siècles (fig. 13-14).



Fig. 10. La grande salle de fête au rez-de-chaussée de l'annexe ouest (1896), devenue salle à manger. Etat au début du XX^e siècle.

C'était alors pour le Valais l'époque des « pionniers » de l'industrialisation. A côté de Monthey et de Viège, la région de Sierre en était un fer de lance, avec l'implantation à Chippis, à partir de 1905 précisément, des usines de la Société Anonyme pour l'Industrie de l'Aluminium (en allemand A.I.A.G., la future Alusuisse SA). Le percement du tunnel du Simplon allait bon train et permettrait sous peu une liaison directe avec l'Italie. L'urbanisation de

Sierre prenait son essor, principalement le long de la route menant du Bourg en direction de l'ouest (actuelle avenue du Général-Guisan). Simultanément, les collines et le coteau se parsemaient de résidences plutôt cossues : citons seulement la villa du peintre Edmond Bille (p. 30) et l'imposant château de Pradec élevé par un ancien grand industriel lausannois, Jean-Jacques Mercier, entre 1906 et 1908 !

De l'Hôtel-Bellevue à l'Hôtel de Ville (1905-1964)

Le nouvel établissement s'est maintenu jusqu'à la première guerre mondiale, avant de périr irrémédiablement par la suite. Des ventes de terrain amortirent quelque temps les pertes, non sans conséquence pour l'environnement de l'hôtel: ainsi de la disparition du parc aux biches, qui s'étendait à l'ouest du complexe hôtelier, en direction de la gare du chemin de fer. Lors de la dissolution et liquidation de la Société d'Hôtels SA, en 1938, la commune de Sierre racheta la maison, exploitée dorénavant sous le nom d'Hôtel-Bellevue SA. Mais les temps n'étaient guère plus favorables, à la veille de la seconde guerre mondiale. Il fallut attendre les années 1950 pour qu'une amélioration se fit sentir. On fêta en 1960 le tricentenaire de la maison, même si la situation de l'établissement n'était guère brillante.

L'Hôtel de Ville (dès 1964)

Peu à peu, l'idée de convertir l'ancien hôtel particulier, devenu établissement hôtelier, en centre administratif communal, a fait son chemin, dans une localité dont la population était en constant accroissement, et les discussions engagées en 1963 trouvèrent leur épilogue avec le scrutin populaire du 24 septembre 1964, où l'assemblée primaire entérina l'achat du Bellevue par la Municipalité. Depuis lors, l'ensemble a encore été amputé de la chapelle anglaise. Mais sa nouvelle fonction de maison de commune n'a pas entraîné de bouleversements dans l'ancien hôtel, dont les locaux sont progressivement adaptés aux besoins de l'administration municipale.

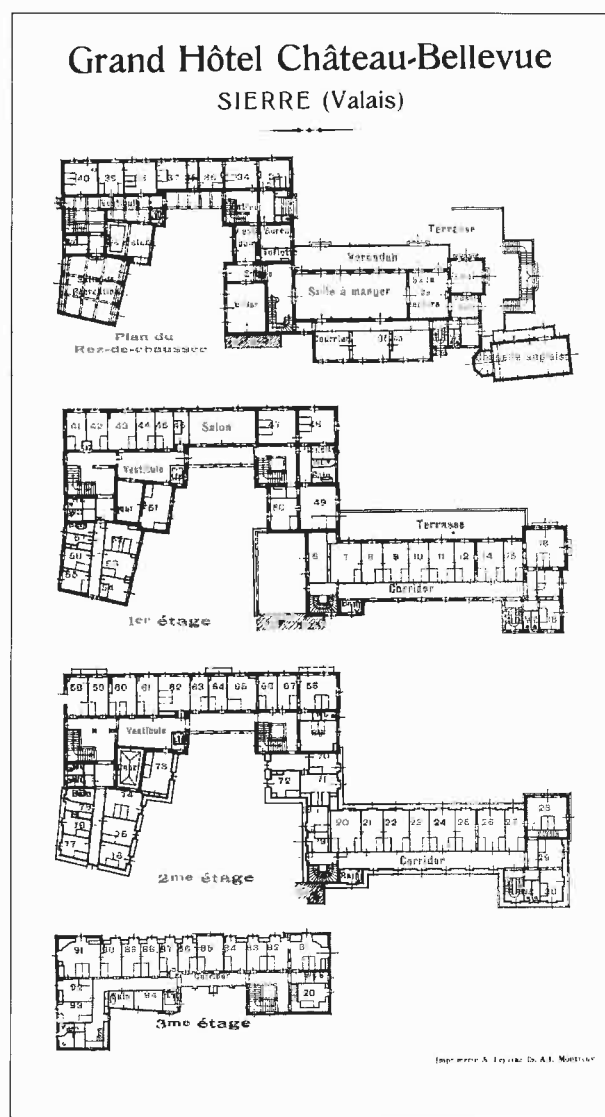


Fig. 11. Plans des quatre étages de l'hôtel après l'exhaussement de 1905, avec l'annexe ouest et la chapelle anglaise.



Fig. 12. *Le grand salon du 1^{er} étage, aujourd'hui subdivisé pour abriter les bureaux du greffe municipal. Etat au début du XX^e siècle.*

Les principales pièces du XVII^e siècle ont été restaurées au cours des douze dernières années. De même, l'extérieur a fait l'objet de rafraîchissements, en dernier lieu du côté cour, en 1993. Un concours d'architecture a eu lieu en 1988, en vue de réorganiser l'angle nord-est de la cour et de border éventuellement la rue du Bourg d'un corps de bâtiment parallèle à l'annexe de 1896. Le projet couronné par

le 1^{er} prix, qui prévoyait la démolition de l'entrée de l'hôtel de 1896, n'a pas été suivi d'exécution.

En résumé, même si le bâtiment des XVII^e - XVIII^e siècles est conservé et sa morphologie reprise lors de la surélévation, l'actuelle maison de commune porte avant tout l'empreinte de la grande époque de son exploitation hôtelière, dont témoignent les chantiers de 1896 et de 1905.

ARRÊTS SUR IMAGES



Fig. 13. *La façade nord de l'Hôtel de Ville en 1979.*

En 1905, on a surélevé d'un étage à l'identique le corps principal de la maison, du côté cour, en superposant aux deux anciennes une troisième galerie et en remontant le campanile du XVII^e siècle ainsi que les lucarnes ovales dans une toiture transformée «à la Mansart». L'exhaussement de 1905, qui a profondément modifié les proportions de la façade et la relation des galeries avec les tours — demeurées, elles, presque inchangées — ainsi qu'avec la nouvelle forme de la toiture, a rendu l'ensemble beaucoup plus compact, massif, et ses articulations moins nettes.

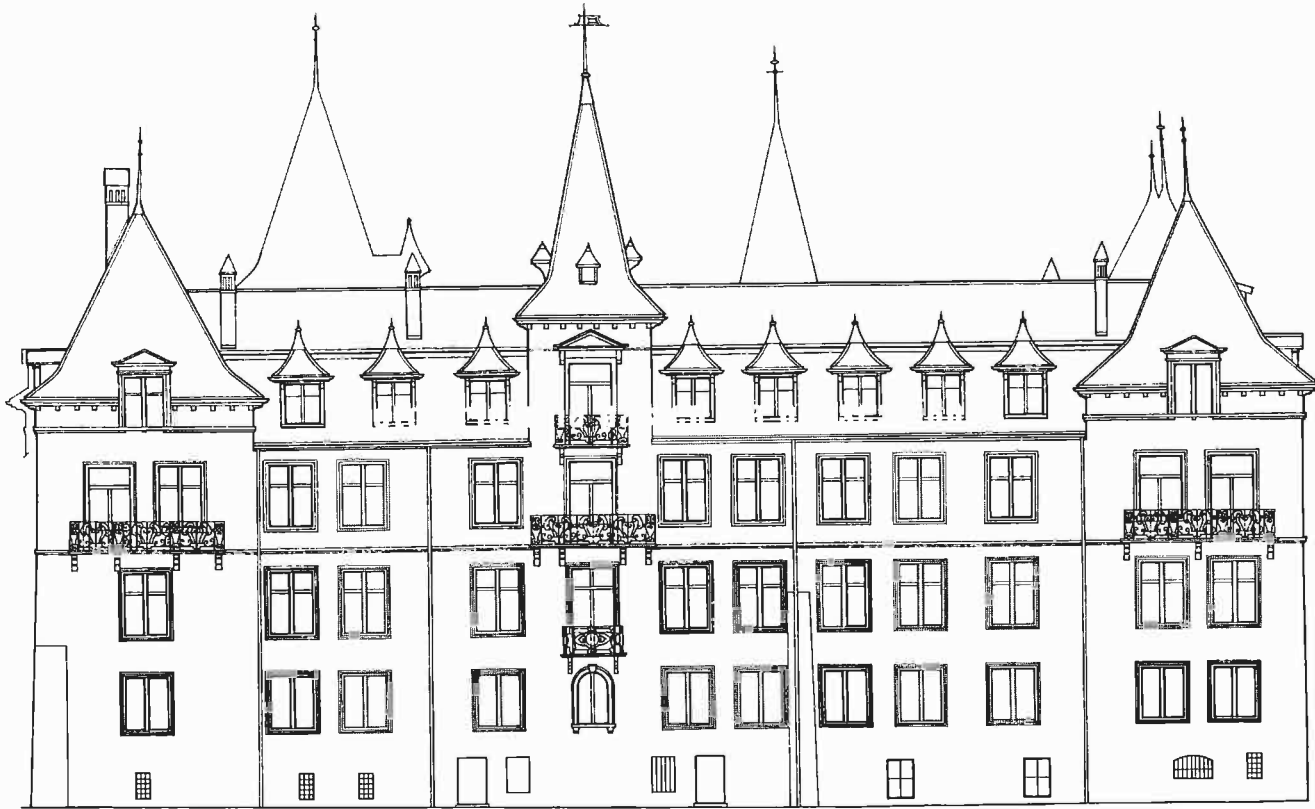


Fig. 14. *Élévation de la façade sud actuelle, surélevée et modifiée en 1905.*

La monumentalité et l'articulation de la façade méridionale transformée en 1905 s'éloignent résolument de la simplicité du bâtiment des XVII^e-XVIII^e siècles. L'ensemble revêt toutefois un aspect « à l'ancienne », « historisant », et indéniablement homogène, parce qu'il combine habilement des éléments d'origine, récupérés ou copiés, avec d'autres qui en paraissent directement inspirés, sinon « naturellement » issus. Matériau pour ainsi dire exclusif des encadrements, le tuf renforce encore l'effet unitaire du bâtiment issu des transformations de 1905. A ce titre, on peut considérer l'hôtel Château-Bellevue de ce temps-là comme un proche parent du château Mercier élevé immédiatement après sur la colline de Pradec: fruits tous deux d'un certain éclectisme où se combinent habilement des formes diverses empruntées à l'histoire de l'architecture pour produire un effet dont l'emphase et l'ostentation ne sont pas absentes. Bref, d'authentiques reflets de la conquérante époque des pionniers du développement économique, ici à la fois industriel et touristique.

Fig. 15. Escalier principal, tour sud-ouest de la cour: le premier étage, de 1660 environ, et la montée vers le deuxième, de 1905, avec le décor peint.

Cet escalier est en équerre à trois noyaux et à deux volées, tournant sur un repos à l'angle nord-est. La balustrade des garde-corps — en stuc et non en pierre — se poursuit sur le palier de l'étage qui comprend, comme au rez-de-chaussée, trois travées voûtées d'arêtes sur les côtés ouest et sud. Comme pour la façade nord, on a simplement augmenté d'un étage «à l'identique» la construction existante. L'escalier du XVIII^e siècle, à l'extrémité du corps oriental, reprend le même type, mais à quatre noyaux. Il en diffère aussi par les garde-corps, en fer forgé et arborant des motifs Régence.



Fig. 16. Le poêle d'Anne-Marie Ambüel, puis chambre du philosophe Rudolf Kassner, aujourd'hui bureau du chef des contributions.

Cette pièce, à l'angle sud-est, est la seule du rez-de-chaussée qui ait conservé, au moins en partie, son aménagement d'origine: lambris peints (plusieurs couches successives, la plus ancienne gris anthracite), plafond divisé en trente-six panneaux rectangulaires, et poêle en pierre ollaire de plan cylindrique, commandé par Anne-Marie Ambüel en 1746, un an avant sa mort: elle y a fait sculpter, à gauche de ses armoiries, celles de son défunt mari, Joseph-Antoine Courten (†1733) — le constructeur de l'extension orientale restée longtemps inachevée.



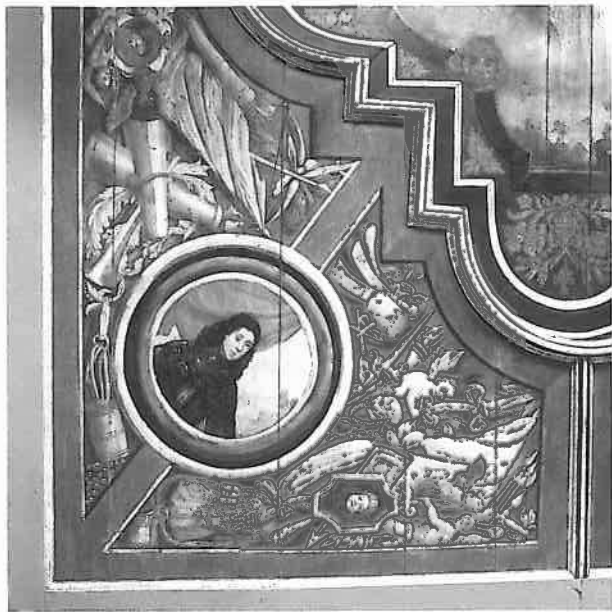


Fig. 17. *Portrait de Jean-Fr. Courten: détail du plafond de la Renommée, 1663. Après restauration (1982).*

A l'angle sud-ouest du 1^{er} étage, l'actuel bureau du président a conservé un plafond au décor peint daté 1663. Autour du quatrefeuille cruciforme central, avec l'allégorie de la Renommée, les quatre écoinçons présentent, sur un fond de motifs ornementaux traités en camaïeu brun, des médaillons dont le cadre simule le relief de boiseries moulurées. En bas à gauche et en haut à droite de la scène principale, un médaillon entouré de trophées guerriers montre le buste d'un chef militaire en armure, tête nue. L'une de ces figures représente le capitaine Jean-François Courten, premier bâtisseur de la maison de la Cour (pp. 7, 24).

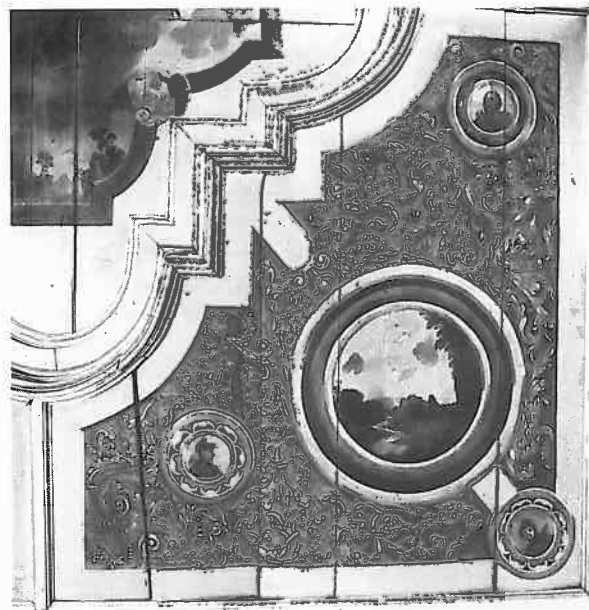


Fig. 18. *Paysage et bustes: détail du plafond de la Renommée, 1663. Avant restauration.*

En haut à gauche et en bas à droite de l'élément central, le médaillon principal comprend un paysage fluvial et rocheux, tandis que des bustes de militaires en armure, casqués, et d'hommes vêtus à l'antique, couronnés de lauriers, occupent les petits médaillons. Le fond est constitué de motifs ornementaux maniéristes. La restauration effectuée par Nicolas Martin, de Venthône, en 1982, a dégagé des effets de trompe-l'oeil accentuant le relief de la menuiserie: l'illusion d'ombres portées double les moulures et simule des diagonales, interrompues par les médaillons circulaires (fig. 17, 21). Avant le nettoyage, le jeu du trompe-l'oeil simulant le relief était recouvert d'une couche bleue uniforme à filets d'or (fig. 18), comme les lambris de la pièce.



Fig. 19. *Portrait juvénile de Louis XIV: détail du plafond de la Renommée, 1663. Avant restauration.*

Dans un des petits médaillons, le buste du jeune Louis XIV, la tête couronnée de lauriers, est reconnaissable au voisinage des armes royales (d'azur à trois fleurs de lys d'or), au millésime 1663 et au chiffre L. F. R. (Ludovicus Francorum Rex, soit Louis, roi des Français), plutôt qu'à sa physionomie. Sa présence explique l'interprétation erronée, mais généralement acceptée depuis plus de cent ans, de l'allégorie centrale: «le triomphe de la monarchie française sur les partis politiques qui se disputèrent le pouvoir pendant la minorité de Louis XIV». Que Jean-François Courten, alors âgé de dix-neuf ans, ait participé à la fameuse bataille de Rocroy, en 1643 (p. 24), appuyait apparemment cette interprétation!

Fig. 20. *Poêle en céramique à décor bleu, 1749. Salle de la Renommée.*

Une catelle porte le millésime 1749 et un écu ovale parti aux armes de Joseph-Alphonse de Courten et de sa deuxième femme, Marie-Elisabeth de Nucé, avec qui il avait convolé en 1748 (p. 10). Les autres catelles sont ornées de sujets divers, mais simples pour la plupart. Ce poêle doit être l'œuvre de Balthazar Kùchly, potier de terre alors établi à Vevey et qui a laissé quelques poêles de ce type. S'il n'a rien d'exceptionnel, cet objet n'en demeure pas moins l'un des rares du genre en Valais, et le seul conservé à Sierre.



Fig. 21. *Plafond de la Renommée, 1663, par Jean Le Mère, peintre de Belfort. Après restauration (1982).*

Toute l'iconographie du plafond est dominée par l'allégorie centrale: représentation classique, fort répandue au XVII^e siècle, de *la Renommée poursuivant la calomnie*. Femme ailée tenant dans la droite un clairon et dans la gauche un rameau d'olivier, la Renommée est accompagnée d'une autre figure féminine, vue aux trois-quarts de dos et qui empoigne de sa main droite la chevelure du vieillard symbolisant la calomnie. Celui-ci tient des serpents dans sa main gauche. La scène se déroule parmi les nuées, loin au-dessus d'un paysage de collines couronnées par des arbres et des ruines.

Vraisemblablement, comme dans d'autres représentations à peu près contemporaines, on évoque ici la Renommée du maître de l'ouvrage, fondée sur son activité mercenaire: Jean-François Courten, entré au service de France en 1639, promu capitaine dans le régiment des gardes suisses, le corps le plus prestigieux, en 1657, après avoir commandé une demi-compagnie, puis une compagnie franche, était alors en train d'asseoir sa fortune grâce à la monarchie française.

On n'ose guère établir quelque relation entre cette scène, dont le goût et la mentalité de l'époque suffisent à expliquer le choix, et les accusations portées vingt ans plus tôt [30 septembre 1643] dans son testament par Angelin Preux contre son petit-fils, Jean-François Courten, qu'il déshérite proprement, «et cela par rapport et en vue du mépris, qu'il a témoigné à feu mon fils Pierre son capitaine dans la Bataille de Rocroy [19 mai 1643], où il l'a lâchement abandonné et pris la fuite; en partie aussi parce qu'immédiatement après la mort de son capitaine susdit [1er juin] il a fait ouvrir ses coffres et en a sorti ce que bon lui semblait; à raison en outre, qu'au lieu de porter le deuil il se fit habiller et parut en comte; enfin, qu'indépendamment et non obstant, que la compagnie et le drapeau m'appartenaient, il dédaigna les couleurs de mes

armoiries et se fit faire un autre drapeau à ses propres couleurs.» D'autre part Pierre Preux, dans son testament dicté le jour même de la bataille [23 mai], où il avait reçu les blessures auxquelles il allait succomber, témoignait d'une pleine confiance en son neveu: «Je prie de plus mon très honoré père [de] vouloir permettre que ma compagnie que j'ai ici au service de sa Majesté soit commandée et régie par le Sieur Jean-François Courten mon neveu et le sieur Anthoyne Torneri mon cousin en qualité de Capitaine[s] dont ils tâcheront de se pourvoir de [la] capitulation à ce nécessaire auprès du Roi.»

Que conclure? Par la représentation chez lui de *la calomnie vaincue par la Renommée*, sur le plafond d'une pièce modeste par ses dimensions, mais néanmoins représentative, le capitaine Courten tenait-il, vingt ans après, à démentir de façon péremptoire et bien visible les reproches peut-être injustes ou excessifs d'un grand-père maternel aigri par la maladie et déjà couché sur son lit de mort, et à prouver ainsi que la confiance de son oncle n'avait pas été trahie? En 1674, en tout cas, une des filles de Jean-François Courten épouse Barthélemy Preux, lui-même petit-fils d'Angelin, scellant au besoin la réconciliation des deux principales familles de Sierre sous l'Ancien Régime!

Fleuron de la maison élevée à Sierre par Jean-François Courten vers 1660, le plafond de la Renommée se distingue d'abord par sa thématique, puis par ses qualités stylistiques, particulièrement sensibles dans les parties ornementales. Enfin, on connaît son auteur, du moins par ses initiales. Le peintre a signé son ouvrage du monogramme LM et d'une petite étoile à six rais, très discrètement, à proximité du portrait royal (fig. 19). Il s'agit sans doute de Jean Le Mère, de Belfort, qui a oeuvré au service de Gaspard Stockalper entre 1650 et 1657. Il a été reçu habitant de Sion en 1654, année où il signe du même monogramme qu'à Sierre le nouveau décor des voûtes de l'église paroissiale, à Loèche-Ville.



A VOIR AUSSI...

Le salon aux boiseries polychromes (salle Rilke)

Au premier étage, à l'angle nord-ouest du bâtiment élevé au XVII^e siècle, dans une pièce boisée, la polychromie retrouvée et restaurée en 1990-1992 par Nicolas Martin se démarque d'un fond gris sombre à veinures claires, imitant le marbre. Les armoiries de Jean-François Courten et d'Anne-Catherine de Montheÿs sont peintes sur la frise, au milieu de la paroi ouest. Le plafond se compose d'un grand panneau central rectangulaire et de quatre autres en forme de L. Le décor peint y est à dominante grise, avec nuages, étoiles et têtes joufflues (vents?) aux angles. L'appellation actuelle provient de l'exposition qui commémorait ici, depuis 1967, les séjours du poète Rainer Maria Rilke et du philosophe Rudolf Kassner à l'Hôtel et dans la région de Sierre.

L'oratoire et son autel

Mentionné pour la première fois en 1715, l'oratoire est adossé au mur nord de la tour d'escalier, au premier étage. Son petit retable baroque est en bois, peint en blanc avec des filets or. Les initiales des fondateurs figurent sur la prédelle avec le millésime 1725: N. I. A. C. .N. A. M. A. B. (Noble Joseph-Antoine Courten, Noble Anne-Marie Ambüel). Le tableau montre la Vierge de l'Assomption, debout sur un croissant et piétinant le serpent, accueillie au Paradis par la Sainte Trinité: avec les statues d'Anne et de Joachim, parents de la Vierge Marie, qui le flanquent, il rappelle les saintes patronnes de la fondatrice, de même que les statuette de saint Joseph et de saint Antoine l'Abbé évoquent les saints protecteurs du fondateur.

La salle «de la cheminée» (actuelle salle Gilau)

Au premier étage, une pièce du retour nord de la partie orientale a conservé, de son aménagement d'origine, une cheminée avec hotte droite, dont la surface est en stuc peint, avec un décor entre Régence et rocaille, complété par une chute de roses peinte à l'huile sur le trumeau à l'époque hôtelière. Cet élément remonte au

troisième quart du XVIII^e siècle. La dénomination actuelle de la salle commémore l'opération «villages roumains» à laquelle Sierre a participé activement.

Poêles en pierre ollaire

Dans le retour nord-ouest, au rez-de-chaussée, un poêle en pierre ollaire aux armes de Courten et de Montheÿs, mais sans inscription, est conservé dans ce qui est devenu la réception de l'Hôtel de Ville. Il rappelle les premiers constructeurs de la maison, Jean-François Courten et Anne-Catherine de Montheÿs.

L'ancien «salon de la chapelle» (salle Kassner depuis 1967), au nord de l'oratoire et à l'est de la «salle Rilke», de petites dimensions, aux lambris simples et au plafond à solives et entrevous, comprend un pierre ollaire aux armoiries de Courten, avec les initiales N.J.A.C.C. (Noble Joseph-Alphonse Courten Colonel) et la date 1744: le maître de l'ouvrage était alors veuf.

Le grand salon du premier étage, d'abord adapté aux besoins hôteliers (fig. 12), devenu aujourd'hui le greffe municipal, a été subdivisé en deux bureaux. Tout à l'ouest, subsiste un pierre ollaire de 1832, aux armes de Courten et avec les initiales J[oseph?] C[ourten].

Vestiges du remaniement de 1905

Actuellement en restauration, le vestibule d'entrée, à l'origine une cuisine dont une solive masquée porte le millésime 1658, a été décoré en 1905 d'une frise de motifs végétaux alternant avec des médaillons armoriés et des figures, dans le goût néo-gothique.

Les fenêtres de la tour d'escalier et quelques autres du retour nord-est sont bordées de motifs végétaux Art Nouveau. Quelques-unes sont signées, localisées et datées E. Diekmann, Lausanne, 1905. Eduard Diekmann (1852-1921), originaire de Hambourg, s'est d'abord établi à Genève, puis installé à Lausanne, dès 1900. En Valais, l'ancien Hôtel de la Poste, à Sion, de même que les églises de Monthey et du Grand-Saint-Bernard, comptaient aussi quelques ouvrages de cet atelier, le plus prolifique de la capitale vaudoise et du bassin lémanique.

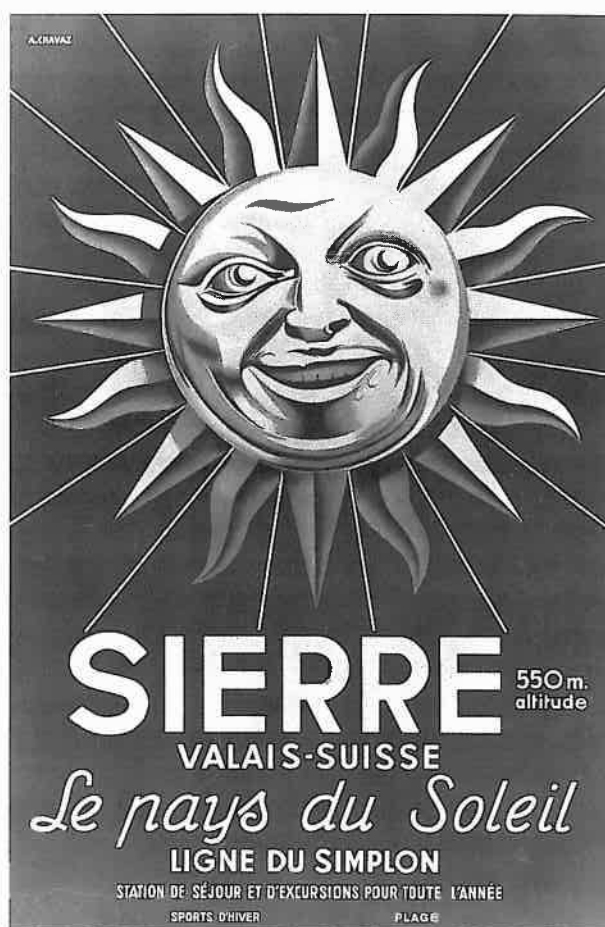
BERNARD WYDER

LE VALAIS a attiré les peintres, mais Sierre est la seule ville à avoir su les retenir après les avoir séduits par ses sites (les lacs de Géronde, Finges et sa forêt) ou ses monuments (Tour de Goubing, chapelle de Notre-Dame du Marais, Maison Rose, château de Villa, chapelle Saint-Ginier). *Sierre, cité du soleil* (affiche de Chavaz, ci-contre et titre du volume *Sierre* de la série *Trésors de mon pays*), *Sierre l'agréable* – titre d'un recueil de photographies anciennes, ainsi que de l'actuelle publication périodique de l'Office du tourisme sierrois – sont autant de slogans qui disent bien les qualités du lieu.

Si Savièse a connu une colonie de peintres genevois et Evolène accueilli plusieurs artistes vaudois illustres, Sierre a souri aux Neuchâtelois. En effet, Bille, Mathey et Olsommer y ont trouvé leur source d'inspiration ou le cadre idéal pour leur expression. Il y eut bien un Alexandre Blanchet en 1916, puis en 1919, un Félix Vallotton en avril 1919 et un Alexandre Mairet, au milieu des années trente, mais ce fut à titre occasionnel seulement qu'ils plantèrent leur chevalet dans la région.

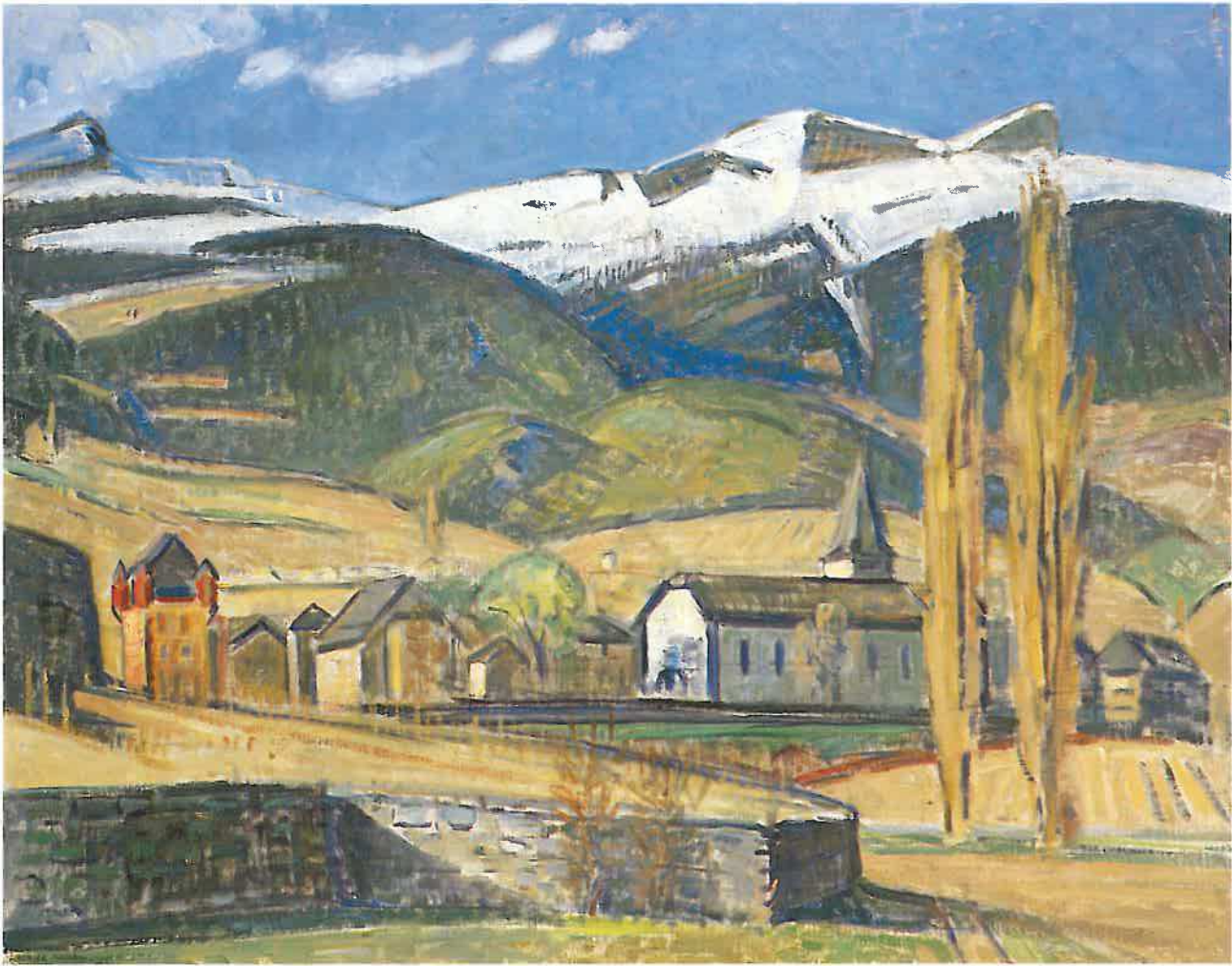
On peut considérer que le premier artiste-peintre à séjourner à Sierre est un ressortissant anglais, qui incarne la manière des anglos-saxons de concevoir le tourisme à la mode du dix-neuvième siècle : Charles Jones Way. Le témoignage de son séjour est aujourd'hui encore tangible à travers les décorations qu'il a réalisées à la salle de l'ancien hôtel Bellevue, probablement en guise de paiement de son séjour. A la fin du dix-neuvième siècle, la colonie anglaise est assez forte pour justifier la construction d'une église réservée à leur culte qui jouxte l'hôtel à l'ouest. Héritier de

SIERRE, SES PEINTRES ET LES COLLECTIONS COMMUNALES



la grande tradition anglaise, Way pratique avant tout l'aquarelle en virtuose pour répondre à la demande d'une clientèle friande de « vedute ».

Puis apparut Edmond Bille. En 1906, il se fait bâtir une résidence-atelier, rapidement appelée le « château Bille », en style néo-médiéval. Une deuxième construction, cette dernière de « style valdotain » est



Maurice Mathey. *Sierre, Bourg et église Sainte-Catherine*. Huile sur toile, années 30.



Charles Jones Way.
*La vallée du Rhône,
vue de Finges.* Huile
sur toile, 1896.



érigée à Pradec pour le Lausannois Jean-Jacques Mercier en 1908, par l'architecte genevois Alfred Chabloz. L'une et l'autre, en position dominante, modifiaient le paysage sierrois de manière radicale à l'époque de leur construction. Elles témoignent aujourd'hui d'une mode où le prestige le disputait à la mégalomanie, mais le fait que le site de Sierre ait servi d'écrin à ces artifices architecturaux prouve le statut privilégié de la cité du Valais central. Cette situation est renforcée encore par la présence d'hôtes étrangers qui appartiennent à la crème culturelle européenne de leur temps : Romain Rolland, Pierre-Jean Jouve, durant la première guerre mondiale, Rainer Maria Rilke, dès 1921, Panaït Istrati et Rudolph Kassner plus tard. L'Hôtel Bellevue vit alors ses derniers moments de splendeur.

Au sortir de la première guerre mondiale, Sierre connaît une vie culturelle provinciale certes, mais intense, avec la création en 1919 d'un orchestre symphonique, l'ouverture, la même année, de la première salle de cinéma du Valais par le photographe Gaston

Zufferey, auquel on doit en outre de superbes images, dont le support original – le verre – a malheureusement été détruit. La salle de l'Apollo a vécu les années glorieuses du cinéma muet, avant d'être victime de la crise. Le théâtre n'est pas absent, avec une troupe qui joue en 1924 sa première Revue (*Trac à Sierre*). Plus tard (en 1932) seront créés les Compagnons des Arts, pour lesquels écriront des auteurs locaux : Aloys Theytaz (texte) et Jean Daetwyler (musique).

En 1928, Sierre organise l'exposition cantonale valaisanne. Le monumental arc de l'entrée et l'affiche tentent de donner une image moderniste du Valais. Mais aujourd'hui, les historiens ont plutôt tendance à voir dans cette manifestation l'affirmation de « l'idée d'un Valais à part, culturellement fermé dans la fierté de ses traditions montagnardes » (Marie Claude Morand). Quant à l'exposition des beaux-arts, la deuxième du genre en Valais, elle n'a pas l'envergure de celle de Sion en 1909. Si Edouard Vallet (qui décédera l'année suivante), Edmond Bille, grand organisateur de la manifestation, Albert Nyfeler, Charles-Clos Olsommer, Charles Mussler ainsi que Fred Fay y figurent en bonne place, il convient de relever l'absence de Biéler et de Dallèves, peu appréciés par le tout-puissant Edmond Bille.

Toutes ces manifestations créent néanmoins un climat qui favorise l'émergence des premiers artistes locaux : Paul Monnier qui se construit une villa-atelier en 1934. Pendant la guerre ce sera le tour de Christiane Zufferey, puis, une décennie plus tard, celui de Luc Lathion et de Gustave Cerutti, qui d'emblée pratiquent un art non figuratif.

1953 marque un événement important dans la vie culturelle sierroise : l'ouverture dans les salles d'une demeure historique d'un espace réservé aux expositions de peinture. C'est la Fondation du Château de Villa qui réunit sous le même toit art et gastronomie locale. Les salles d'exposition non équipées de chauffage (mais le restaurant lui, bénéficie évidemment, de ce confort) ne permettent qu'une activité limitée. La majeure partie des quelque 130 expositions organisées à Villa furent des personnelles, mais quelques expositions thématiques présentèrent des aspects iconographiques intéressant la région sierroise : la vigne et le vin, Rilke en Valais, la forêt de Finges. La fin de l'aventure des initiateurs fut marquée par une exposition et une publication intitulées « Du goût et des couleurs » qui se sont transformées en « dégoût et des douleurs » pour les pionniers dont l'activité s'était déployée sur trente-sept ans, alors que leurs détracteurs n'auront œuvré que pendant trois courtes saisons, en tentant de présenter un art résolument plus actuel.

Placées sous le signe d'une revendication originale et audacieuse – « Le Valais ou le droit à la ville » (le slogan est d'Hermann-Michel Hagmann, une année après mai 68), les Fêtes du Rhône, habituellement cadre rêvé pour des célébrations passéistes et folkloriques, vont amener une bouffée de modernisme et de contestation durant l'été 1969 : le fameux « bar cinématique » et les modules de Duarte, géants pour la rue, miniatures pour la table de bistrot. Un album de huit estampes est édité spécialement, où se côtoient Baier, Lecoultré et Masson, entre autres signatures ! Une enquête sociologique et un prix du public sont mis sur pied. L'exposition *53 peintres rhodaniens* fait remon-

**53 PEINTRES
RHODANIENS
d'aujourd'hui**

**SIERRE Suisse
19 juin – 28 août**

ALEXANDRI ANDERMATTEN BAIER BOIS-NOYVE BOURBAT
CAMINI CANNA GARRIGI ELLIOTTI GESSI CHAMPOLIN
CHAVAZ CIRIACI CINI COLTY GIGY DUARTE DUBUIS
DUCHEMINIERE FUCHSIA GAPPALOUX GUON GILLOU
GRANJULIN HEBI HERRMANN HEGELMANN JACOP LATRICH
LECOULTRE LONNI MAAROT MAUSSIN MILA MELIK
MEYERLE MONTHELLET PALEROUX POEL POMIS PRASSINOS
ROLL SCHONROUFF SURAN TACHNER TAMMIN TROGGS
UGHETTO SHAL WALTER ZELLEN ZUPPERT ZURBONER

EXPOSITION INTERNATIONALE
TOUS LES JOURS DE 10 A 20 H. VENDREDI DE 10 A 23 H.

100^{ème} FÊTES ET CONGRES DU RHÔNE SIERRE VALAIS 1969

ter l'art moderne jusqu'à Sierre, pour la première fois de son histoire : pop art, art cinématique, art géométrique sont montrés dans les salles de classe de l'école primaire de la ville. Bilan : de belles empoignades (le *Nouvelliste* titre : « une initiative courageuse mais difficilement admise ») et 6200 visiteurs payants. Mais le souvenir le plus fort et le plus fou restera le groupe des « Mannequins allégoriques » d'Henri Ughetto. Dans la foulée, la maison des jeunes et de la culture



Christiane Zufferey. *Sierre*. Huile sur toile. Années 1962.



Paul Monnier. *Sierre*. Huile sur toile. Années 1941.

(MJC) tente de prolonger la dynamique de l'exposition rhodanienne. Gustave Cerutti, responsable du programme, propose des artistes qui constituent une alternative à la culture officielle prônée par le Château de Villa. Messerli est le grand absent valaisan de l'exposition. Mais cette situation est mal perçue et les chicaneries d'une part, le désintérêt du public en général et des jeunes en particulier, d'autre part, ont raison des efforts bénévoles de Cerutti. L'expérience aura duré moins de quatre ans.

Les arts visuels évoluent et s'étendent à de nouveaux domaines. Conquête récente, la bande dessinée – ou plus simplement la BD – va trouver à Sierre, dès 1984, un terrain propice pour un festival qui a su prendre une envergure internationale. Pour contrebalancer l'aspect purement mercantile et promotionnel de la manifestation annuelle, qui profite du pont de la Fête-Dieu pour dérouler ses fastes, ont été organisées, dès la première édition, des expositions de haute valeur culturelle : gravures de Daumier et de Steinlen, dessins humoristiques d'Albert Dubout et de Claude Serre, tableaux de di Rosa et Combas. La série d'affiches créées à l'occasion des onze éditions que compte à ce jour la BD constitue également un intéressant témoin de la civilisation de l'image des années huitante et nonante. L'expérience de la BD continue, tout comme la diffusion de la culture, même si aujourd'hui, dans le domaine des expositions, seul le FAC (Forum d'Art Contemporain), né de l'initiative privée, poursuit l'aventure amorcée en 1969.

PETIT LEXIQUE DES ARTISTES SIERROIS

Dans les locaux de l'Hôtel de Ville et ceux des services industriels, la commune de Sierre possède une petite collection d'œuvres d'art. Résultat d'actions hybrides, qui vont du cadeau de citoyens-artistes honorés par leur ville (Bille, Cini) à quelque règlement d'impôt retardé, elle reflète par ses inégalités ces coups du hasard. Il n'en demeure pas moins qu'une sélection révèle un groupe de tableaux dont l'intérêt iconographique pour Sierre et ses paysages n'est pas négligeable. Habituellement disséminées dans les différents bureaux de l'administration communale, ces œuvres, réunies à l'occasion des trente ans de ladite administration dans les murs de l'ancien Hôtel-Château Bellevue, tant dans une éphémère exposition que dans la présente publication, prouvent l'existence d'une iconographie sierroise enviable.

Nous saisissons cette occasion pour présenter sous forme de lexique les artistes qui ont à des moments et à des titres divers marqué la scène culturelle sierroise durant ce dernier siècle, aussi bien les autochtones que les visiteurs.

En règle générale, les artistes sierrois sont prophètes en leur pays, surtout lorsqu'ils ont été reconnus à l'extérieur. Il y a quelques exceptions...

Nous mentionnons également les principales réalisations monumentales publiques à Sierre et dans le district.

Antille, Jeannette

Muraz/Sierre, 5.8.1929. Vit à Muraz.

Première exposition personnelle en 1964 à l'hôtel Terminus de Sierre. Ouvre une galerie dans son atelier Le Baptistone à Muraz (de 1979 à 1987). Expositions au Château de Villa en 1973 et en 1988 et au Musée cantonal des beaux-arts de Sion en 1983, à l'occasion de ses vingt-cinq ans de peinture (publication de *Sève blanche*). A illustré *Légendes et réalités d'Anniviers* et *Au Cœur d'un Vieux-Pays* (1974 et 1976).

«Jeannette Antille ne fait pas des oeuvres sophistiquées ; ses tableaux ne sont pas des opérations académiques, ni de savantes représentations symboliques. L'artiste compose par instinct, avec son imagination et d'après les observations faites sur les sentiers des vignes, sur la place du village ou à l'auberge. Partout, dans chaque oeuvre, la simplicité et une certaine naïveté.» Henri Maître, *Nouvelliste* du 18 mars 1977.

Bille, Edmond

Valangin (Neuchâtel), 24.1.1878 - Sierre, 8.3.1959

C'est le plus important artiste actif à Sierre. Membre de la commission fédérale des arts décoratifs, il marque de sa forte personnalité les trois premières décennies du vingtième siècle sur la scène artistique valaisanne. Se fait construire un imposant château-atelier de style dans le quartier de Borzuat. Membre du conseil communal sierrois (exécutif) pendant la législature de 1929 à 1932. Une rue de Sierre porte son nom.

A Sierre, vitraux pour l'église paroissiale (1923-1924) et pour la chapelle du cimetière (1947) ainsi que pour le choeur de l'église de Chandolin (1935). Crée l'affiche pour l'exposition cantonale de 1928 et pour diverses fêtes organisées à Sierre entre 1931 et 1937 (tir, chant, gymnastique, musique et congrès des costumes). Fonde à Sierre les ateliers Rhodan de tissages à la main. Expose au Château de

Villa en 1957 ; dans les mêmes salles est organisée en 1978 une rétrospective pour le centenaire de sa naissance.

Bille a offert à sa ville d'élection deux importantes oeuvres : *Le combat de reines* et *La Mise au tombeau*. Dans cette dernière toile, datée 1945-46, l'artiste s'est représenté soutenant le Christ mort (voir page 37). Les collections municipales conservent également une sorte de triptyque à la gloire de la région sierroise et de ses activités viticoles, sous la forme de trois lunettes monumentales qui ornaient les parois de l'ancienne salle communale. On y voit le cortège des fifres d'Anniviers et des ouvriers, une channe à la main, les travaux de la vigne et les vendanges. Un paysage de Sierre complète le groupe des oeuvres de Bille.

Burger, Antoine

Lisse (Haarlem, Hollande), 27.2.1942. Vit à Corin.

A Sierre depuis 1964. Graveur de talent et peintre original de l'humain déchiré. A exposé au Château de Villa (achat).

Cerutti, Gustave

Chippis, 2.3.1939. Vit à Sierre.

Il met la main à la pâte artistique à quatorze ans déjà, en étant l'assistant-apprenti-mosaïste de Suzanne Grichting-Le Bourgeois, avec laquelle il réalise les mosaïques monumentales sur des cartons de Menge, Chavaz et Monnier. Directeur artistique de l'Aslec (expositions) à la Maison des Jeunes et de la Culture de Sierre. Après s'être intéressé aux diverses possibilités d'une peinture « matiériste » dans l'admiration d'un Antoni Tapiès, au début des années soixante, Cerutti se tourne ensuite vers une variante de l'art géométrique. Il disparaît de la scène artistique entre 1980 et 1990.

Deux expositions à Brigue et à Sion ont rappelé son existence à certains et l'ont révélée à d'autres. Absent volontaire des collections communales sierroises, Cerutti,



Edmond Bille. *Le travail de la vigne*. Huile sur toile, 1924.



Edmond Bille. *La Mise au tombeau*. Huile sur toile, 1945/46. Le personnage à gauche, qui soutient le Christ mort, est un autoportrait de l'artiste.

membre du collège de pataphysique, est fidèle à sa vocation d'anarchiste de l'art, du moins dans son comportement (a)social.

Chavaz, Albert

Genève, 6.12.1907 - Sion, 17.1.1990

En 1936, Chavaz passe les quatre premiers mois de sa carrière valaisanne à Sierre, appelé par Bille pour le seconder dans ses peintures monumentales ; il est logé chez Ernest Meichtry, qui possède un négoce de couleurs.

Quatorze vitraux (chemin de croix) pour l'église Sainte-Croix, 1963. Affiches pour « Sierre, le pays du soleil » (1949) et pour les Fêtes du Rhône (1969). Aquatintes avec pour sujet le Château de Villa, commandées par le comité de Fondation dudit château. Chavaz en fut pendant de nombreuses années le consultant artistique. Conçoit le costume des Zachéos, troupe de danse et musique folkloriques. Co-lauréat du prix du public de l'exposition rhodanienne de 1969. A été invité à exposer au Château de Villa en 1960 (achat) et en 1972 (achat).

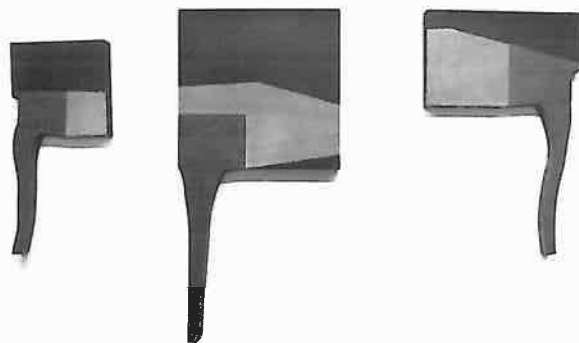
Cini, Alfredo

Galluzzo (Firenze), 20.11.1887 - Sierre, 15.2.1970

Ses biographes donnent des versions à géométrie variable de son arrivée en Valais : pour les uns, c'est, en 1918, la nécessité de se refaire une santé, victime des gaz de la première guerre mondiale qui lui vaut son séjour sierrois ; pour d'autres, « supportant mal le fascisme, il gagna la Suisse en 1928. Il s'établit d'abord à Genève et en 1933, le Valais eut la grande fortune de pouvoir l'accueillir ».

Il vit à la Pension Villa Baur et épouse Aline, la fille du propriétaire. Bourgeois d'honneur d'Ayer, où il réalise les fresques de l'église (1949). Fresques pour l'église de Noës, façade (1949) et chœur (1950) et pour la chapelle de Zinal (arc du chœur 1948, et chemin de croix, 1952). Vitraux et fresques (1953) pour la chapelle Sainte-Anne de Niouc. En 1957, la Bourgeoisie de Sierre lui commande une mosaïque sur le thème du Bon Samaritain pour l'hôpital. Vitraux pour l'église de Chalais. En 1962, le prix des arts de la ville de Sierre lui est attribué. En octobre 1969, l'artiste offre à la commune de Sierre son premier tableau valaisan, un paysage de montagne, peint en 1934 dans le val d'Anniviers.

La première grande présentation de son oeuvre n'a lieu, au château de Villa, qu'en 1976, six ans après sa mort. Peintre à la formation académique, Cini laisse un oeuvre figuratif classique, fait de paysages, de portraits et de natures mortes que complète, en fin de carrière, une inattendue (et peu convaincante) période abstraite. Albert de Wolff écrit de Cini : « Devant le choc que lui provoquent les montagnes, il abandonne peu à peu la grande tradition académique florentine qui l'a formé, et réalise son expression picturale. Les atmosphères des hautes vallées, les couronnes des « quatre mille », les paysages de foehn et de premier printemps aident le peintre à découvrir son monde infini. »



Olivier Genoud. *Sur le thème de la table: triptyque*. Bois peint, 1990.

Delpretti, Alfredo

Sessa (canton du Tessin), 27.12.1913. Vit à Sierre.

A Sierre depuis 1929. Travaille dans l'entreprise paternelle de peinture. Peintures murales à l'église de Veyras (1952). Développe un style personnel à ambiance monochromatique, avec des personnages effilés et des maisons fantomatiques. Artiste sensible et discret, au rayonnement local.

Gautschi, Joseph

Sierning (Autriche), 4.1.1900 - Sion, 3.4.1977

Appelé en Valais par Edmond Bille pour la décoration de l'église de Chamoson (1929), puis de Fully. Affiches pour les Fêtes du Rhône de 1948 et pour l'ouverture du Relais gastronomique des produits valaisans au Château de Villa (1952). Peinture murale dans les locaux de la police cantonale, à Sierre. Exposition au Château de Villa en 1967 et 1978 (achats).



Luc Lathion. *Chippis et Sierre, vus de la route du val d'Anniviers*. Huile sur toile, 1973.

Genoud, Olivier

Genève, 7.5.1962. Vit à Genève.

Ecoles primaires et commerciales à Sierre. Ecole supérieure des arts visuels de Genève (classe Chérif et Sylvie Defraoui).

A exposé au Forum d'art contemporain (FAC) de Sierre en 1990; la même année, au Château de Villa, participe à l'exposition collective *L'Invitation au château*. Bourse Kiefer-Hablitzel en 1988 et 1990; Bourse fédérale en 1991. Bourse d'étude Patino et séjour à Paris en 1994.

Grichting-Le Bourgeois, Suzanne

Paris, 20.6.1906 - Sion, 26.6.1958

Après le décès de son mari Konstantin Grichting, le sculpteur-ébéniste de Loèche-les-Bains, en 1950, elle s'installe à Sierre, rue de Zervettaz, à l'enseigne de L'Atelier. Mosaïste de profession et fille du renommé sculpteur parisien Gaston-Etienne Le Bourgeois, elle réalise les cartons de nombreux peintres valaisans, en particulier de Paul Monnier et Charles Menge. Expose ses mosaïques avec l'Œuvre à la Majorie à Sion, ainsi qu'au Château de Villa en 1954 et 1955.

Lathion, Luc

Saint-Luc, 30.8.1931. Vit à Sierre.

Formation artistique auprès d'académies libres à Paris de 1952 à 1957. Bourse fédérale et bourse de la Fondation Alice Bailly en 1970. Ses débuts sont voués à l'art non figuratif qu'il abandonne en 1968, à l'occasion d'une exposition à la Galerie du Bourg, à Fribourg en février 1968, intitulée «Retour au figuratif». Crée et dirige cette galerie de 1966 à 1968. Recordman absolu des expositions personnelles au Château de Villa: sept (avec cinq achats de la part de la Fondation, autre record). Travaille volontiers sur des thèmes, par séries abondantes et redondantes: les villes et

les bouquets de fleurs, particulièrement. Il réalise à Sierre plusieurs reliefs, dont *Envol* (acier bronzé et cuivre) offert par les bourgeoisies du district de Sierre pour le bâtiment du personnel de l'hôpital, en 1975, *L'Arbre de Vie* (aluminium) à la station d'épuration des eaux usées en 1976 et *L'énergie au service de l'homme* pour la réception des nouveaux bâtiments des services industriels de Sierre (1987).

«Luc Lathion a pratiqué assez longtemps l'art non figuratif. Cet artiste impulsif, angoissé, véhément, brossait alors à grands coups de spatule des compositions denses et dynamiques, à la texture serrée.» André Kuenzi, *24 Heures* du 21 octobre 1976. «Lathion a pris depuis longtemps ses distances à l'égard des fantaisies et des impasses de l'abstraction pour découvrir un nouvel art figuratif qui ne soit pas fait de banales anecdotes mais qui s'applique à des thèmes durables, tel la Ville, en leur communiquant un frémissement et un lyrisme d'autant plus intenses qu'ils sont exprimés par une savante et sévère économie de moyens: des tonalités sobres, un dessin très pur et une architecture rigoureuse.» Jean Anzévui, *Nouvelliste* du 9 octobre 1973.

Martin, Marie-France

Sierre, 24.3.1956. Vit à Bruxelles.

Ecole des beaux-arts de Sion et Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris, sections gravure et lithographie.

Martin, Patricia

Sierre, 24.3.1956. Vit à Bruxelles.

Ecole des beaux-arts de Sion et Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris, sections gravure et lithographie.

Les sœurs jumelles travaillent à quatre mains, signant des œuvres aussi bien conceptuelles que décoratives et relatives aux arts dits appliqués. Ainsi ont-elles édité plusieurs tapis aux formes d'une géométrie douce. Leur démarche commune est aujourd'hui consacrée exclusivement à la

recherche d'un art intégré, qui se concrétise par un travail en étroite collaboration avec des bureaux d'architectes.

Mathey, Maurice

Le Locle, 22.1.1878 - Le Locle, 10.1.1975

Certainement le peintre le plus prolifique face au paysage siérois, dès la fin de la première guerre mondiale. Lors de ses fréquents et durables séjours dans la cité du soleil (le dernier remonte au début des années soixante), il s'installe à la Pension Villa Flora. Expose au Château de Villa en 1955. Son style influencé dans un premier temps par le fauvisme confère à ses oeuvres une touche moderniste et colorée. Il évolue cependant vers un post-impressionnisme moins agressif, mais aussi moins sémillant. A la fois traditionnel dans ses sujets et original dans sa manière, Mathey demeure un peintre méconnu, malgré un talent évident. Il offre deux paysages à la commune de Sierre.

Monnier, Paul

Montana-Vermales, 3.8.1907 - Genève, 24.2.1982

Originaire de Grimentz. Voyage aux Indes et en Indochine (1930-1932). Se construit une villa-atelier à Sierre, à la Corniche du Soleil et y séjourne de 1934 à 1949. S'installe à Lausanne, puis à Genève. Peintures murales pour l'église de Noës (chemin de croix, 1934) et de Montana-Village (1939). Vitraux pour l'église de Sainte-Catherine à Sierre (1946-1947) et celles de Grône (1947) et de Montana-Station (1953). Mosaïque pour la façade de la banque cantonale à Sierre (1948) et pour l'église de Chalais (1955-1958). Expose au Château de Villa en 1973 (achat). Attiré par l'Espagne et l'Italie, il en rapporte de nombreuses huiles à la composition simple et à la palette forte et nuancée à la fois. Deux des plus importants critiques d'art de Suisse romande lui ont consacré des textes qui situent la place de l'artiste. Georges Peilleux dans *Treize Etoiles* écrit : « Paul Monnier est l'un des premiers parmi

nos peintres de grande décoration, et l'un de nos éminents représentants dans l'art religieux du XX^e siècle. Fait à relever car ce n'est pas toujours le cas, c'est un peintre religieux profondément croyant, et c'est autant pour obéir à sa foi qu'à sa vocation artistique qu'il a si largement sacrifié à ce genre malgré le plaisir qu'il prend lorsqu'il pratique la peinture de chevalet. » Quant à Arnold Kohler, il lui consacre les lignes suivantes à l'occasion de la rétrospective de 1967 : « Aujourd'hui où les artistes ont devant eux la possibilité de voies divergentes, il importe de préciser tout de suite celle dans laquelle Monnier s'est résolument engagé : celle d'une figuration très lisible, d'une symbolique sans ambiguïté, d'une primauté de la signification sur la décoration. L'ensemble remarquable et véritablement monumental présenté à la Majorie est probant ».

Mühlberger, Christine

Sierre, 22.1.1964

Etude à l'Académie des beaux-arts de Munich. Dès juin 1988, s'installe à New York. Expose au Château de Villa en automne 1991.

Mussler, Joseph André

Sion, 20.4.1904 - Sierre, 4.3.1983

Ecole des beaux-arts de Genève et Munich. Paris, Grande Chaumière. Vitraux de l'église de Noës (1931). Existence mouvementée, vie de bohème artistique comme on aime à se la représenter dans les chaumières. Etudes à Genève, puis pérégrinations à travers l'Europe avec une moisson de tableaux. Expose au Casino de Sion. Plante volontiers son chevalet dans la forêt de Finges, où il vit dans une roulotte. Artiste nomade, il se déplace dans une grosse voiture américaine, bourrée de tableaux et d'animaux. Passe les dernières années de sa vie à Sierre, où il s'installe au début des années septante, dans la solitude.



Charles-Clos Olsommer.
Valaisanne à la chance. Aquarelle, vers 1930.

Christiane Zufferey, qui l'a bien connu, rend un vibrant hommage à ce peintre oublié et attachant, dans le *Journal de Sierre* du 15 mars 1983 : « Dans les années 30, Mussler était le seul peintre valaisan à tenter de vivre en Valais de sa peinture... Mussler a forcé les gens à s'intéresser à la peinture. On ne pouvait refuser et, bon gré mal gré, on lui prenait une toile. Il vendait non seulement à des gens de profession libérale, mais à l'épicier, au garagiste, au marchand de vêtements. Il a fait entrer la peinture dans tous les foyers... Il savait dessiner, il avait le sens de la couleur. Et bien des artistes qui le méprisent n'ont pas son talent. »

Olsommer, Charles-Clos
Neuchâtel, 17.3.1883 - Sierre, 3.6.1966

Si Bille est une personnalité, Olsommer est un personnage. Hautement pittoresque dans son allure vestimentaire, il marque la scène artistique sierroise dès son installation à Veyras en 1912. L'année suivante, édification de sa maison-atelier, qui devient Musée C.C. Olsommer en 1994.

Fils de photographe, l'artiste se forme auprès de L'Eplattenier, puis à Munich, dans la fascination de l'art nouveau et du symbolisme. Il développe ainsi un œuvre personnel, tant du point de vue technique qu'iconographique. Ses compositions sont largement inspirées par la vie intérieure et un certain mysticisme. Ce n'est qu'occasionnellement qu'il prend pour thèmes des paysages ou des figures (en costume) de la région sierroise. C'est néanmoins à cette dernière catégorie qu'appartient l'œuvre propriété de la commune de Sierre : une Valaisanne de profil, versant du vin à l'aide de la chance traditionnelle (ci-contre).

Olsommer, Lor
Ardon, 26.11.1912. Vit dans la Noble Contrée.

Fille de Charles-Clos, elle pratique la mosaïque avec originalité, ne recourant dans ses compositions qu'à des galets naturels, qu'elle recueille au cours de ses promenades méditatives et attentives. Elle les assemble ensuite selon la technique traditionnelle, mais leur côté à la fois brut et authentique permet de belles évocations de la faune régionale, dans laquelle l'artiste a excellé. La dimension spirituelle, voire mystique, héritée de sa mère, a conduit Lor Olsommer à des compositions pleines de mystère et inspirées, entre autre, par les mandalas.

Palézieux, Gérard de
Vevey, 2.7.1919. Vit à Veyras.

S'installe à Veyras sur Sierre. Expositions personnelles au Château de Villa en 1972 (achat) et 1983. Œuvre puisant fréquemment son inspiration dans les paysages sierrois. Huiles, et surtout aquarelles et eaux-fortes. L'artiste est à l'aise dans les petits formats aux tonalités subtiles. Ses sujets toujours simples et modestes sont de purs prétextes à composer et à harmoniser ; ainsi le tableau reproduit en page 43.

Roulet, Henry

Genève, 10.3.1915. Vit à Corin.

S'installe à Corin en 1962. Mais la région sierroise n'a en rien influencé son oeuvre. Participe cependant à plusieurs reprises à des expositions (collectives et personnelle en 1974, achat) au Château de Villa.

Sartoretti, Adrien

Sion, 24.5.1888 - Sion, 12.4.1973

C'est à sa seule participation à la décoration de l'entrée de l'Exposition cantonale de 1928 que Sartoretti doit de figurer dans ce lexique sierrois. Il y peint les costumes typiques féminins des treize districts du Valais, à la manière des figures monumentales de Hodler pour l'exposition nationale de Genève en 1896. Ces grandes compositions seront également éditées en cartes postales. Restaurateur de peintures murales en Valais et à Fribourg et professeur à l'école professionnelle de Sion.

Vallotton, Félix

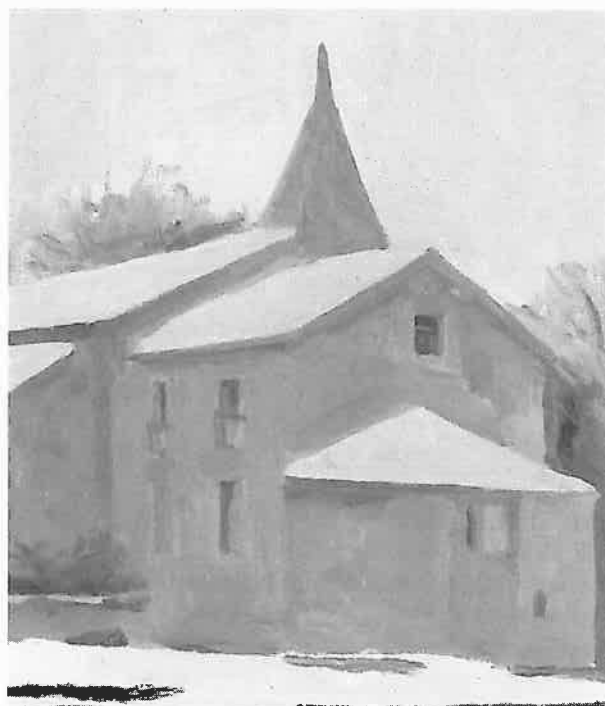
Lausanne, 28.12.1865 - Paris, 29.12.1925.

L'éminent peintre vaudois réalise au printemps 1919 quatre paysages de Sierre, dûment recensés dans son livre de raison. Sous les chiffres 1215 à 1218, il mentionne une vieille église encadrée par deux grands peupliers (Notre-Dame du Marais), la tour de Goubing vue de l'ancien cimetière, ainsi que les deux lacs de Géronde: le petit lac avec un arbre roux, propriété aujourd'hui du musée de Lausanne et le grand lac avec l'alors hospice des sourds-muets. Les audaces chromatiques de Vallotton régénèrent l'image du paysage conventionnel.

Way, Charles Jones

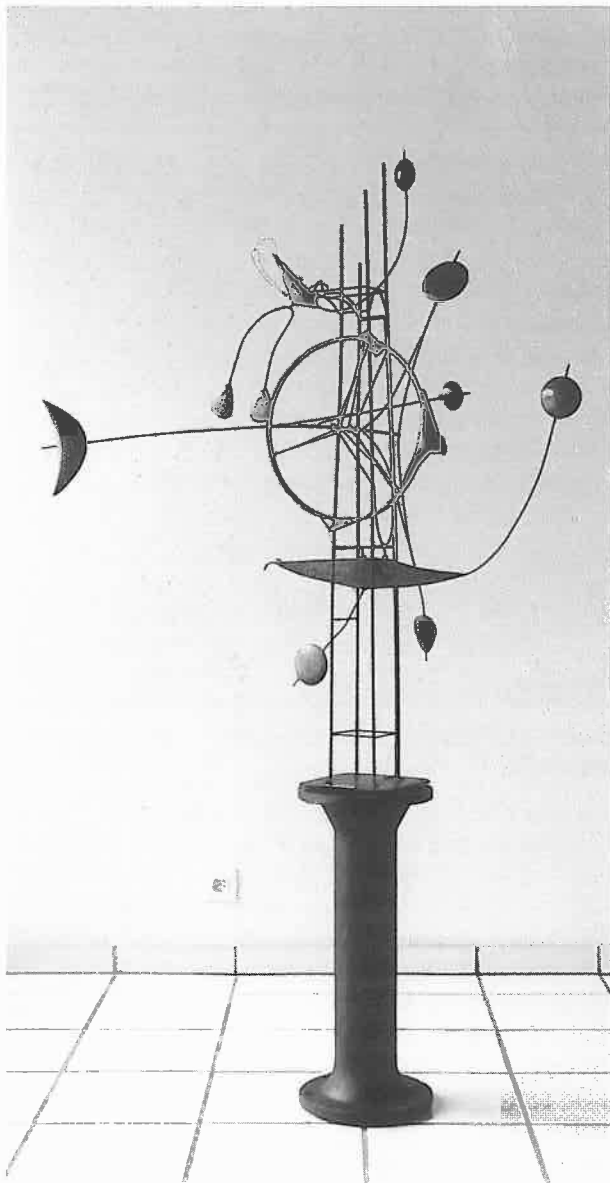
Dortmouth (Devonshire), 25.7.1834 - Lausanne, 13.2.1919

Après avoir peint au Canada, Way s'installe à Lausanne, où il ouvre une école d'aquarellistes en 1885. Way



Gérard de Palézieux. *Maison à Sierre*. Huile sur toile, années 70.

demeure à Sierre, comme pensionnaire de l'Hôtel Château Bellevue pendant une dizaine d'années (1890-1900 environ). Durant ses séjours, il réalise d'innombrables aquarelles de la région ainsi que quatre grands panneaux à l'huile sur toile pour décorer la salle à manger de l'hôtel. Les peintures de Way sont malheureusement dans un état qui ne permet plus de juger du réel talent de leur auteur, un panneau ayant été «restauré» selon des critères peu scientifiques par Jean Rouvinet, un artisan sierrois qui pratiquait la peinture en dilettante et un autre ayant subi des dommages d'eau, que l'on n'a pas encore jugés utiles de réparer. Le plus animé représente trois jeunes femmes dans une barque sur le lac de Géronde: ce sont les trois



André-Paul Zeller. *Le cyclope-hisseur*. Hydromobile, 1966.

filles de Michel Zufferey, le propriétaire de l'hôtel. Marie (Papon), Emilie (Pahud) et Rhoda (Walther). Les autres paysages représentent la vallée du Rhône, tant en direction du Haut-Valais que de Sion (voir page 29) et le val d'Anniviers. Way a également pratiqué la photographie. Il est enterré à Lausanne.

Wicky, Alfred

Sierre, 27.11.1915. Vit à Sierre.

Beaux-arts à Genève, professeurs Marcel Noverraz (céramique) et Paul Baud (sculpture). Retour à Sierre. Céramiste et caricaturiste. Illustrateur des zig-zag valaisans pour la *Tribune de Lausanne* (textes de S. Corinna Bille) ainsi que pour *Treize Etoiles*, le *Journal de Sierre*, *Le Peuple valaisan* et *Le Binocle*. Les deux derniers titres sont le reflet de l'engagement politique socialiste et anarchiste de Wicky. Nombreuses céramiques monumentales : à Sierre, Hôpital et Carnotzet de l'Hôtel de Ville (œuvre détruite à l'insu de son auteur), écoles de Venthône (1960) et de Muraz (1976). Personnage qui s'est toujours garanti les coudées franches, même si à l'occasion de l'exposition des Fêtes du Rhône de 1969, il fut au centre (à l'origine ?) d'une polémique. Le *Journal de Sierre* du 20 mai 1969 publie en effet, sous les prestigieuses signatures de Maurice Chappaz, Corinna Bille, Charles Dellberg et Georges Borgeaud (entre autres) les lignes suivantes : « Les artistes de la ville qui invite devaient bénéficier, il va de soi, de l'accueil le plus large, du moins tous ceux qui risquent (se trompent-ils ou non) leur existence quotidienne dans l'exercice de leur vocation... Un choix véritable ne se marque en tous cas pas par une seule exclusion... Tous les artistes professionnels sierrois, sauf un, à notre connaissance, ont été invités... Alfred Wicky a protesté, en citant ses collègues peintres. Il a payé sa franchise. » Cela ne l'empêche pas de compter cinq œuvres, dont quatre céramiques (plus une série de quatorze assiettes décorées à l'effigie de Valaisans célèbres), dans les collections de la commune de Sierre.

Zeller, André-Paul

La Neuveville, 25.3.1918. Vit à Antagnes (Vaud).

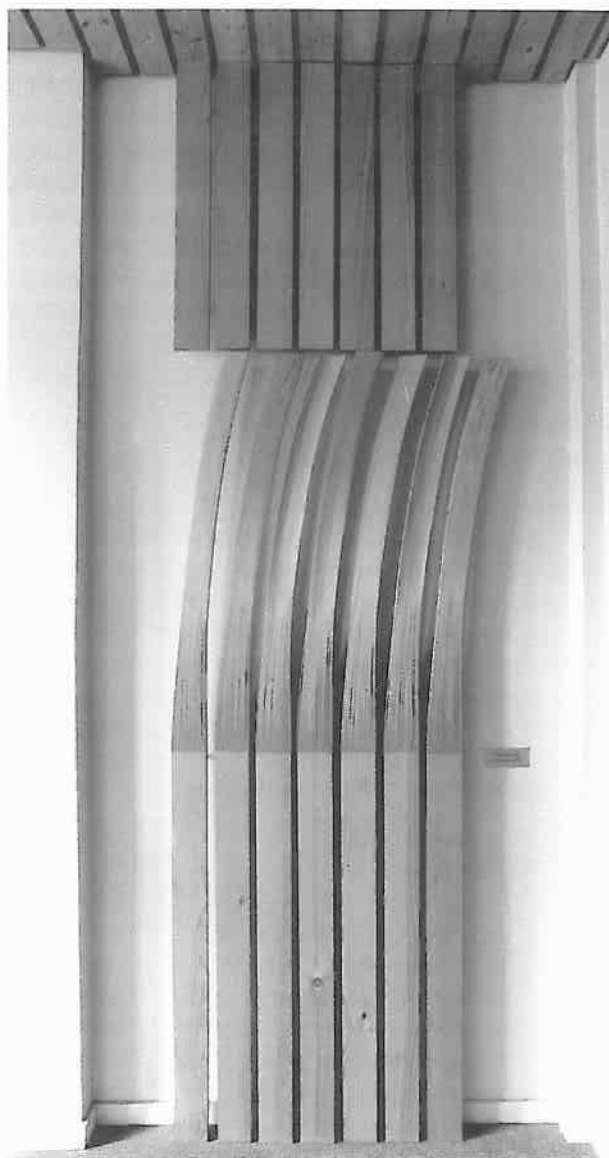
Appelé à Sierre par Jean Daetwyler et Aloys Theytaz pour réaliser les décors et les costumes de leur jeu scénique «La Chanson du Rhône» à l'occasion des Fêtes du Rhône de 1948. Domicilié à Glarey, puis à Muraz sur Sierre, il expose dans son atelier des peintures avec morceaux de verre. Il y réalise également ses premiers mobiles – «des sous-Calder» selon les propres termes de l'artiste. Epouse une Sierroise, Germaine Ebenegger. Développe à Monthey où il s'installe en 1958 ses «hydromobiles». Prix du public à l'exposition des 53 artistes rhodaniens de 1969. En 1983, à l'occasion de leur 75e anniversaire, les Services Industriels sierrois reçoivent de la société électrique de Laufenbourg (canton d'Argovie) un hydromobile qui avait été exposé cette année-là dans le cadre des Floralies sierroises. Intitulée Cyclope 1 ou, selon l'humour de l'artiste, Cyclope-hisseur (à ne pas lire trop rapidement!), cette oeuvre, achevée en août 1966, n'est plus aujourd'hui ni hydro, ni mobile... car sans eau, elle n'existe plus (voir page précédente).

Zuber, Pierre-Alain

Sierre, 5.6.1950. Vit à Genève et La Muraz sur Sion.

Ecole des beaux-arts de Sion, puis Ecole supérieure d'art visuel de Genève, où il enseigne dès 1982. Bourse fédérale en 1978 et 1980. Prix culturel de la Ville de Sierre en 1982. Prix d'encouragement de l'Etat du Valais en 1989. Plasticien d'emblée intéressé par des recherches sur le matériau, le bois en particulier et ses propriétés de tensions. En 1983, réalise une oeuvre intégrée dans l'hôtel de ville de Sierre, un relief mural en bois, commandé par le service social (reproduit ci-contre). A exposé au Château de Villa en 1990 (*L'Invitation au Château*).

Se consacre de plus en plus à travers concours ou mandats à la réalisation d'oeuvres monumentales intégrées :



Pierre-Alain Zuber. *Relief mural en bois*. Œuvre intégrée dans le corridor du service social de la commune de Sierre, 1983.

Martigny, Union de Banques Suisses (1991) et Sion, bâtiment Télécom (1994). Philippe Mathonnet a écrit de l'art de Zuber: «Il a un talent d'illusionniste mais aussi un savoir pragmatique. Les interventions souvent sont empiriques, mais jamais impromptues et toujours minimales. Les choses suivent la loi du moindre effort, mollissent, s'abandonnent. Il suffit de savoir vaincre leurs résistances. De les amener à céder sans les contraindre, ou de les inciter à se dépasser. Les fentes, coupures et autres entailles avouent leur rôle d'aide aux torsions, aux écartements et aux resserrements.»

Zufferey, Christiane

Sierre, 8.12.1920. Vit à Sierre.

Fille du photographe sierrois Gaston Zufferey. Etudes artistiques à Zurich (élève de Max Gubler, Johannes Itten et Heinrich Müller), puis à Paris sur recommandation de Gubler (élève d'André Lhote et de Fernand Léger) Elle y vit jusqu'en 1966, tout en passant ses étés en Valais où elle expose régulièrement. A Paris, Christiane Zufferey participe à quelques salons renommés (Automne, Moins de trente ans). S'installe à Sierre. Membre de la SPSAS. Expose au Château de Villa à quatre reprises entre 1959 et 1982 (achats).

Existence riche de rencontres, particulièrement durant son séjour zurichois, où elle côtoie régulièrement, outre Gubler, Carlotta Stocker, Hanny Fries, Varlin, le sculpteur Hans Aeschbacher, Adolf Herbst et Carl Liner junior (elle retrouvera ces deux derniers collègues à Paris). Elle se lie avec Friedrich Dürrenmatt. Pratique une peinture expressive, où couleurs violentes et empâtements généreux lui confèrent une touche personnelle. «Dans le paysage sierrois, il y a, pour Christiane Zufferey, des lieux d'élection ou des points de vue privilégiés qui lui permettent d'atteindre à une impression, un sentiment ou une vérité plus universelle qu'exprime la peinture elle-même.» Michel de Preux, *Nouvelliste* des 11 et 12 mars 1978.

Zwissig, Mirza

Sierre, 16.8.1942. Vit à Sierre.

Œuvre en dehors des modes, poursuivant une recherche austère autant que sincère, marquée par une géométrie (non dépourvue de poésie) aux formes et aux couleurs évolutives et différenciées, qui donnent ainsi souvent naissance à des séries. Son indépendance et son intransigeance lui valent d'être tenue à l'écart des commandes et des achats officiels, même si Mirza Zwissig est active au sein du comité de la section valaisanne de la SPSAS.